

Mari Idéal

La Libre Belgique – 29/10/02 – Philip Tirard

A la recherche d'Oscar Wilde

Michel Kacenenbogen fait ressortir la profonde humanité de sa brillante écriture. Une très belle prise de rôle pour Alain Leempoel en dandy au grand cœur....

Ceux qui ne voient en Oscar Wilde (1854-1900) qu'un dandy spirituel et un esthète formaliste, promu martyr de la cause homosexuelle suite au procès qui lui couta sa réputation, sa fortune et finalement la vie, devraient aller voir toutes affaires cessantes « un mari idéal » au Théâtre Royal du Parc. Invité par Yves Larec à mettre en scène la dernière pièce de Wilde, Michel Kacenenbogen livre un très beau spectacle qui fait ressortir, sous le brillant de l'ironie et de la satire, toute la profondeur humaine et l'élégance de cœur de l'auteur du « portrait de Dorian Gray ».

Faute Originelle

L'intrigue vaut d'être brièvement rappelée. Sir Robert Chiltern est un homme politique, jeune encore, mais sur la voie de devenir un grand homme d'Etat. Ce champion de l'intégrité doit pourtant sa carrière et sa fortune à une mauvaise action : encore obscur attaché, il a monnayé un secret diplomatique à un homme d'affaires. Une aventurière, Mrs Cheveley, détient une lettre qui prouve cette faute et l'utilise pour exercer un implacable chantage sur Sir Chiltern. En vingt-quatre heures, c'est l'œuvre d'une vie qui risque d'être anéantie.

Son épouse qui le vénère ne peut imaginer ce « mari idéal » capable de la moindre indécatesse. Seul son ami Lord Goring, en apparence l'être le plus mondain et le plus futile de Londres, le comprend et entreprend de l'aider.

Au centre de ce spectacle dense et délicieux, il y a le Lord Goring d'Alain Leempoel – porte-parole de l'auteur en scène -, primesautier, impertinent, spirituel, authentiquement drôle. Il a la grâce, Leempoel, dans cet emploi combien difficile au théâtre : un homme bon mais pas ennuyeux.

Anatomie d'un couple

Lord Goring est un peu la providence discrète du couple Chiltern incarné par Patricia Houyoux et Pierre Dherte, purs produits d'une époque confondant respectabilité et vertu, qui ne peuvent concevoir le Mal qu'ayant son siège en dehors d'eux-mêmes. Ils ont de beaux et forts accents de vérité lorsqu'ils découvrent, l'un et l'autre, que leur amour était plus fort qu'ils ne le pensaient. Wilde développe – ô paradoxe – une réflexion fine, à la fois lucide et pleine d'empathie, sur le couple bourgeois où chacun devient la prisonnier de l'image que l'autre compose de soi.

Et puis, il y a le passionnant personnage de l'intrigante. Manuela Servais est une Mrs Cheveley à faire chavirer le Parlement et la Bourse au grand complet. Il y a de la Milady dans cette âme noire, sauf que l'auteur lui a aussi donné une part de lumière : son amour du mal n'est jamais en fin de compte qu'un manque d'amour.

De cela, Wilde eut fort à souffrir. On ne peut s'empêcher de songer à son tragique destin, puisque c'est l'année même de la création de la pièce que fut prononcée contre lui la condamnation à deux ans de travaux forcés pour crime d'homosexualité. Une procédure – provocation ou expiation ? – qu'il avait lui-même mise en route..

On le sait la fascination qu'exerça Oscar Wilde sur les lettres françaises – il fut, entre autres, l'initiateur de Gide et écrivit, dit-on, « Salomé » pour Sarah Bernhardt. Sans doute un metteur en scène anglais ne traiterai-t-il jamais la pièce dans cette veine psychologique fouillée. En l'occurrence, l'adaptation de Pierre Laville aidant, on ne peut que de se réjouir de cet heureux et révélateur métissage aux couleurs de l'Entente cordiale. (P.T.)